

duc de Rohan, l'emmena dans son gouvernement d'Aigues-Mortes, pour étudier avec lui la philosophie de Descartes et, par son testament, charge le duc de Rohan de lui payer une pension. Le château du duc de Luyne était une sorte d'académie cartésienne où on ne s'occupait que du nouveau système du monde de Descartes (1).

Les *Lettres* de madame de Sévigné nous montrent l'agitation produite par le cartésianisme dans les salons et parmi les beaux esprits. Madame de Sévigné se mêle peu de métaphysique; elle n'est pas cartésienne pour son propre compte, mais plutôt pour celui de sa fille qu'elle veut pouvoir entretenir de tout. Toute son ambition est d'en savoir ce qui est nécessaire, non pas pour jouer, mais pour voir jouer. « Corbinelli et La Mousse, écrit-elle à madame de Grignan, parlent assez souvent de votre Père Descartes. Ils ont entrepris de me rendre capable d'entendre ce qu'ils disent, j'en suis ravie, afin de n'être point comme une sottie bête, quand ils vous tiendront ici. Je leur dis que je veux apprendre cette science comme l'homme, non pas pour jouer, mais pour voir jouer (2). »

Madame de Grignan, selon Corbinelli, savait à miracle la philosophie de Descartes et en parlait divinement (3). C'est Corbinelli, gentilhomme originaire d'Italie, ami, et quelquefois secrétaire de madame de Sévigné, qui avait introduit dans sa maison et dans sa famille la philosophie nouvelle. Plein de vivacité, d'esprit et de verve, partout il défend Descartes de la parole et de la plume; mais madame

(1) Fontaine, *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1736, t. II, p. 59.

(2) Édition de 1818. Lettre 315.

(3) Madame de Grignan est l'auteur d'un Résumé de la doctrine de Fénelon sur l'amour de Dieu. (T. IX de l'édition des *Lettres de madame de Sévigné*, par M. de Montmerqué.) Descartes condamné, elle écrit qu'elle n'est nullement disposée à abjurer. « Il arrive, dit-elle, des révolutions dans les opinions comme dans les modes, et j'espère que les siennes triompheront un jour et couronneront ma persévérance. » (Éd. des *Lettres de madame de Sévigné* de 1818. Lettre 564 à Bussy.)

de Sévigné et ses amis se plaignent qu'il n'achève et qu'il ne publie rien (1).

Madame de Sévigné écrit à sa fille tout ce qu'elle a vu ou entendu autour d'elle qui puisse intéresser une cartésienne, non sans se permettre quelques légères plaisanteries sur son attachement filial pour Descartes, et sur certains dogmes cartésiens qui choquent son bon sens. Non-seulement, pour l'amour de sa fille, madame de Sévigné aime un peu Descartes, mais même les neveux et nièces du grand philosophe qu'elle rencontre dans le fond de la Bretagne: « Je ris quelquefois de l'amitié que j'ai pour mademoiselle Descartes, je me tourne naturellement de son côté, j'ai toujours des affaires à elle, il me semble qu'elle vous est quelque chose du côté paternel de M. Descartes, et dès là, je tiens un petit morceau de ma fille (2). » Ailleurs, elle raconte qu'elle a assisté à un dîner de beaux esprits, « qui discoururent après dîner fort agréablement sur la philosophie de votre Père Descartes. Cela me divertissait et me faisait souvenir grossièrement de ma chère petite cartésienne que j'étais si aise d'entendre, quoique indigne (3). » Ses lettres sont parsemées d'allusions badines, ou légèrement ironiques, aux doctrines de Descartes: « Je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent

(1) « Corbinelli répond à Monsieur de Soissons (Huet) pour Descartes, il montre tout ce qu'il fait à madame de Coulanges, qui en est fort contente. Plusieurs cartésiens le prient de continuer, il ne veut pas. Vous le connaissez, il brûle tout ce qu'il a griffonné. » (*Lettres de madame de Sévigné*, édit. de 1818, lettre 1101.)

(2) Édit. de 1818. Lettre 1067. — Fléchier, évêque de Nîmes, dans une lettre de 1705, à madame de Marbeuf, présidente à Rennes, fait cet éloge de mademoiselle Descartes: « Son nom, son esprit, sa vertu, la mettent à couvert de tout oubli, et toutes les fois que je me souviens d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'ai vue et que vous y étiez. » Elle faisait des vers qui lui ont valu une place dans le *Parnasse français* de Tilton du Tillet. Dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours, on trouve une relation édifiante de la mort de Descartes, moitié en prose, moitié en vers, qui est de mademoiselle Descartes.

(3) Édit. de 1818. Lettre 1026.

pas de moi à vous et de vous à moi (1).» — « En attendant, *je pense, donc je suis*, je pense à vous avec tendresse, donc je vous aime (2). » Elle plaisante aussi sur les couleurs que les cartésiens mettaient dans l'âme et non dans les objets : « Enfin, après avoir bien tourné, votre âme est verte (3). » Nous avons déjà dit qu'elle se raillait des bêtes-machines, et qu'elle ne pouvait consentir à croire que sa chienne Marphyse n'eût point d'âme.

Tout autour de madame de Sévigné, aux Rochers en Bretagne, à l'hôtel Carnavalet à Paris, on discutait avec une grande vivacité pour ou contre Descartes. Tantôt c'est l'abbé de la Mousse qui disserte sur les petites parties avec l'évêque de Léon « qui est cartésien à brûler, » tantôt c'est une longue discussion, où Corbinelli intervient par lettres, de son fils et du Père Damaie, en faveur des idées innées, contre M. de Montmoron qui soutient que toutes les idées viennent des sens : « Nous avons eu ici une petite bouffée d'hombre et de reversi. Le lendemain, *altra scena*, M. de Montmoron arrive. Vous savez qu'il a bien de l'esprit ; le Père Damaie qui n'est qu'à vingt lieues d'ici, mon fils qui, comme vous le savez encore, dispute en perfection, les lettres de Corbinelli, les voilà quatre, et moi je suis le but de tous leurs discours, ils me divertissent au dernier point. M. de Montmoron sait votre philosophie et la conteste sur tout. Mon fils soutenait votre Père, le Damaie le soutenait aussi, et les lettres s'y joignaient, mais ce n'est pas trop de trois contre Montmoron. Il disait que nous ne pouvions avoir d'idées que de ce qui avait passé par nos sens. Mon fils disait que nous pensions indépendamment de nos sens :

(1) Édit. Montmerqué, t. II, p. 107.

(2) *Ibid.*, t. VI, p. 460.

(3) Éd. 1818. Lettre 581. — C'est peut-être aussi une allusion aux opinions de Desgabets, qui concluait du sentiment de Descartes sur les qualités sensibles, que l'âme même et toutes ses facultés sont le propre objet des sens. « Au moins n'accorderai-je, lui répond un de ses adversaires, que l'âme soit l'objet des sens, que quand j'aurai vu des âmes vertes dont le Révérend Père nous a parlé il y a quelque temps. » (*Fragm. de philos. cartésienne*, par M. Cousin : Le cardinal de Retz cartésien.)

par exemple, nous pensons que nous pensons, voilà grossièrement le sujet de la dispute (1). » En 1680, au moment de la plus grande vivacité de la persécution contre Descartes, madame de Sévigné empêche Corbinelli de se rendre à des assemblées cartésiennes, de peur de se compromettre : « Je n'ai pas voulu qu'il ait été à des assemblées de beaux esprits, parce que je sais qu'il y a des barbets qui rapportent à merveille ce qu'on dit en l'honneur de votre père Descartes (2). » Dans toute la France il y avait alors de ces assemblées, de ces diners de beaux esprits, dont parle madame de Sévigné, où on discutait avec plus ou moins de profondeur les grandes questions philosophiques mises à la mode par Descartes.

Si, du salon de madame de Sévigné, nous passons à celui de la marquise de Sablé, l'une des femmes les plus spirituelles du dix-septième siècle, chez laquelle M. Cousin nous asiagréablement introduits (3), nous trouvons qu'on y agite les plus graves questions soulevées par la philosophie cartésienne. Est-elle ou n'est-elle pas compatible avec l'eucharistie? Conduit-elle ou ne conduit-elle pas à Spinoza?

Avec la duchesse du Maine, entourée du cardinal de Polignac, de Malézieux, de l'abbé Genest, le cartésianisme régnait à la petite cour de Sceaux. Le traducteur de l'Anti-Lucrèce, Bougainville, dans son épître dédicatoire, compare la duchesse à la reine Christine : « On sait quel est votre attachement pour le cartésianisme. L'histoire de la philosophie moderne ne manquera pas de vous comparer à cette reine philosophe qui fit l'honneur et l'étonnement du siècle passé. Descartes peut se glorifier de vous avoir toutes deux pour disciples. Christine a vu ce grand homme, vous l'avez retrouvé dans le cardinal de Polignac. » Mademoiselle de Launay, dans ses *Mémoires*, dit de cette prin-

(1) Édit. Montmerqué, t. VI, p. 460.

(2) T. VI, p. 182.

(3) Madame de Sablé, *Nouvelles Études sur la société et les femmes illustres du dix-septième siècle*, 2<sup>e</sup> éd., in-8°, 1859.

cesse : « Son catéchisme et la philosophie de Descartes sont deux systèmes qu'elle entend également... Elle croit en elle de la même manière qu'en Dieu et en Descartes (1). » Mademoiselle de Launay elle-même, sa confidente, n'était pas moins attachée à Descartes et à Malebranche pour lequel, à ce qu'elle raconte, elle s'était passionnée, dès le couvent, en étudiant la *Recherche de la vérité* (2).

Les femmes cartésiennes abondent au dix-septième siècle. On vit à Toulouse une dame de la ville soutenir publiquement, et avec le plus grand succès, une thèse cartésienne, sous la direction de Régis (3). Mademoiselle Dupré, nièce de Desmaret Saint-Sorlin, savante en grec et en latin et auteur de quelques poésies, avait reçu le surnom de la *Cartésienne*, tant elle mettait d'ardeur à étudier et à défendre Descartes. Mademoiselle de la Vigne, autre femme poète, n'était pas moins connue pour son cartésianisme. Dans le *Recueil de vers* du P. Bouhours, il y a une pièce où l'ombre de Descartes remercie mademoiselle de la Vigne de son zèle pour sa philosophie, et des disciples qu'elle lui gagne par ses grâces et son esprit (4). En parlant à l'imagination, au cœur, à la piété, Malebranche répandit encore davantage, parmi les femmes, le goût de la philosophie de Descartes. C'est une femme, mademoiselle de Wailly, sa parente, qui présidait chaque semaine à des conférences où se rendaient les plus zélés malebranchistes

(1) Ces passages sont extraits d'un portrait de la duchesse du Maine qui avait été supprimé dans les premières éditions des *Mémoires de mademoiselle de Launay*. La Harpe, le premier, l'a signalé et cité dans sa *Correspondance littéraire*.

(2) « Mademoiselle de Silly m'ouvrit un nouveau champ. Elle faisait une espèce d'étude de la philosophie de Descartes. Je me livrai avec un extrême plaisir à cette entreprise. Je lus encore avec elle la *Recherche de la vérité* et me passionnai du système de l'auteur. » *Mémoires*, 3 vol. in-12, Londres, 1755, t. I, p. 19.

(3) *Mémoires du P. Nicéron*, art. Régis.

(4) Voir sur mademoiselle de la Vigne les *Recherches sur la vie et les œuvres d'une précieuse*, par M. Théry. *Mémoires lus à la Sorbonne*, p. 261, 1867.

pour expliquer et pour défendre les ouvrages de leur maître. Dans les lettres du P. André, il est souvent question de dames malebranchistes.

Parmi toutes les femmes un peu lettrées, la philosophie et le cartésianisme étaient devenus une sorte de mode dont le P. Daniel plaisante dans son *Voyage du monde de Descartes*. Il fait dire par Aristote à Descartes, qu'il n'y a rien de plus commun dans les ruelles que le parallèle de M. d'Ypres et de Molina, d'Aristote et de Descartes, et que la mode d'être philosophe ne serait pas plus durable, parmi les dames françaises, que toutes les autres modes. Au témoignage du P. Daniel, ajoutons celui de Molière. Quelles sont ces femmes savantes qu'il a mises en scène ? Philaminte et Bélise ne s'occupent pas seulement de beau langage, comme les *Précieuses ridicules*, mais de physique et de métaphysique ; elles dissertent sur les tourbillons, sur la substance étendue et sur la substance pensante ; elles traitent le corps de guenille, en dérision de ce spiritualisme outré que les gassendistes attribuaient à Descartes ; en un mot, ces femmes savantes sont évidemment des femmes cartésiennes dont Molière tourne en ridicule les prétentions, le pédantisme et les doctrines.

Le cartésianisme se répandait ainsi parmi les gens du monde, et même parmi les femmes, grâce à d'excellents ouvrages qui résumaient, qui éclaircissaient, et mettaient plus ou moins à la portée de tous, les principes de la philosophie de Descartes. Tandis que les Hollandais publient des *Lectiones*, des *Exercitationes*, des thèses accommodées à la forme scholastique en usage dans les universités, ou de longs commentaires en latin, les cartésiens de France publient en français des expositions, des abrégés clairs et élégants, des entretiens, des dialogues, des méditations, qui ne s'adressent pas seulement aux savants et aux étudiants, mais aux gens du monde. Par la méthode et par la clarté, par l'élégance et par l'élévation, par la grâce et par l'esprit, plusieurs de ces ouvrages doivent avoir place, non-

seulement dans l'histoire de la philosophie cartésienne, mais dans celle de notre littérature ; tels sont, par exemple, les *Discours sur le discernement de l'âme et du corps* de Cordemoy, les *Entretiens de physique* de Rohault, le *Système de philosophie* de Régis, l'*Art de penser* de Port-Royal, le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, la *Connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet, la *Recherche de la vérité* de Malebranche, les *Dialogues sur la pluralité des mondes* de Fontenelle. Quelques cartésiens essayèrent même, mais nous devons l'avouer, sans aucun succès, de mettre en vers français la philosophie de Descartes. Citons Le Laboureur, bailli de Montmorency, qui, dans un poëme sur Charlemagne, fait débiter le cartésianisme par un ange (1), et l'abbé Genest qui a mis en rimes, plutôt qu'en vers, les *Principes* de Descartes.

Dans la première partie du dix-septième siècle, de toutes parts commencent à se former des réunions scientifiques particulières qui sont comme les avant-coureurs de l'Académie des sciences, fondée en 1666. L'éditeur des travaux d'une de ces sociétés savantes qui se réunissait, toutes les semaines, chez l'abbé Bourdelot, en mentionne jusqu'à dix ou douze dans Paris seulement (2), vers 1660. Or, toutes ces réunions, fondées plus ou moins en opposition avec l'esprit ancien et avec la science immobile de l'École, étaient en général favorables à Descartes. On y faisait des expériences pour confirmer les principes de sa physique, on y discutait diverses objections contre sa métaphysique. Non contents de ces réunions entre savants, les cartésiens instituèrent des conférences publiques où ils démontraient le cartésianisme aux gens du monde et, pour ainsi dire, à tout venant. Rohault tenait dans sa maison des conférences philosophiques, une fois par semaine, à des heures et à des jours réglés, où chacun pouvait librement assister.

(1) Ce poëme a été publié en 1664. Boileau le tourne en ridicule à la fin de sa IX<sup>e</sup> Épître.

(2) *Conversations académiques de l'académie de M. l'abbé Bourdelot*, publiées par le sieur Le Gallois en forme d'entretiens.

Clerselier nous apprend (1) qu'à ces conférences on voyait des prélats, des abbés, des courtisans, des docteurs, des médecins, des philosophes, des géomètres, des régents, des écoliers, des principaux, des étrangers, des artisans, en un mot des personnes de tout âge, de tout sexe et de toute profession. Baillet donne à Rohault le titre de chef des écoles cartésiennes, ce qui semble indiquer que d'autres cours ou conférences avaient été institués sous sa direction. Régis fut le disciple et le successeur de Rohault. Avant d'être appelé à enseigner le cartésianisme à Paris, il l'avait enseigné en province. Chargé d'une sorte de mission cartésienne dans le midi de la France, il excita, à Montpellier et à Toulouse, un véritable enthousiasme pour la philosophie nouvelle. A son retour à Paris, il ouvrit des conférences publiques, dans la maison de Lémery, qui n'eurent pas un moindre succès que celles de Rohault. Fontenelle, dans son éloge, nous apprend qu'il fallait y venir longtemps à l'avance pour s'assurer d'une place (2).

Mais c'est l'Académie des Sciences qui, en faisant triompher les méthodes nouvelles de Descartes en géométrie, et ses principes de physique, eut la plus grande part au succès définitif de sa philosophie. Descartes est l'auteur de la nouvelle philosophie, dit l'abbé Terrasson, mais elle ne doit son établissement dans le royaume qu'à l'Académie des Sciences (3). « C'est là, dit Mairan, dans son éloge de Petit, qu'il allait retrouver, non le cartésianisme, mais l'esprit de Descartes, l'amour des expériences et toute l'ardeur que ce philosophe fit paraître pour s'en procurer le secours, sa circonspection dans leur choix, sa manière de les expliquer et de raisonner sur les phénomènes de la nature toujours par le seul mécanisme. »

En France, comme en Hollande, ces innombrables cartésiens n'ont pas tous la même physionomie ; ils se distin-

(1) Préface des *Œuvres posthumes de Rohault*.

(2) *Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit et de la raison*, 1 vol. in-12, Paris, 1755.

guent les uns des autres, soit par leur prédilection pour telle ou telle partie du vaste ensemble des doctrines de Descartes, soit par une tendance plus ou moins idéaliste ou empirique, ou encore selon qu'ils se rattachent plus ou moins à Malebranche. Quelques-uns négligent, ou même repoussent la métaphysique de Descartes, et ne sont guère cartésiens que pour la physique, comme Desgabels ou Fontenelle, tandis que d'autres s'attachent plus à sa métaphysique qu'à sa physique. Quelques-uns, tels qu'Arnauld et Régis, font incliner la doctrine de Descartes vers un certain empirisme; d'autres, tels surtout que les cartésiens de l'Oratoire, Malebranche en tête, plus ou moins suivis par Fénelon, Bossuet et Nicole, la développent dans un sens opposé, et lui donnent, en la commentant avec saint Augustin, une empreinte d'idéalisme ou de platonisme qu'on ne trouve pas dans Descartes lui-même. Enfin, tandis que les uns ne craignent pas de professer le nom en même temps que les doctrines de leur maître, d'autres, intimidés par les arrêts du conseil du roi contre sa philosophie, par les défenses spéciales des universités ou des ordres religieux dont ils font partie, se contentent de reproduire son esprit et ses doctrines, sans nommer leur véritable maître, ou en les attribuant, par des interprétations plus ou moins forcées, à quelques auteurs anciens et approuvés, à Platon, à saint Augustin, à Aristote lui-même. Racontons maintenant les accusations politiques et religieuses contre lesquelles le cartésianisme eut à se défendre, et les persécutions contre lesquelles il eut à lutter.

## CHAPITRE XXI

Accusations politiques et religieuses contre les cartésiens français. — Accusations opposées des ministres hollandais et des théologiens catholiques. — De l'incompatibilité avec l'eucharistie. — Importance de ce débat dans l'histoire du cartésianisme. — Deux difficultés théologiques. — Indistinction de la substance et des accidents. — Indistinction du corps et de l'extension locale. — Comment Descartes prétend les résoudre, la première dans la réponse à Arnauld, la seconde dans deux lettres confidentielles au P. Mesland. — Indiscrétion des disciples de Descartes au sujet de ces deux lettres. — Zèle aveugle de Clerelier, de Desgabels et autres, pour les propager et provoquer les discussions des théologiens. — Protestations de quelques cartésiens contre ces dangereuses témérités. — Principales objections des théologiens. — Bossuet et Duguet. — Leibniz et le *Vinculum substantiale*. — Redoublement des accusations d'impiété contre le cartésianisme. — Apologies, protestations des cartésiens en faveur de leur foi et de celle de Descartes. — Certificat de la reine Christine. — Intervention perfide des protestants dans la querelle. — Disgrâces attirées sur le cartésianisme par les essais de philosophie eucharistique. — La doctrine de l'étendue essentielle au premier rang des propositions cartésiennes condamnées.

De même que les cartésiens de Hollande, ceux de France n'eurent pas seulement à se défendre contre des objections philosophiques, mais contre des accusations politiques et religieuses. Dans les deux pays nous retrouvons à peu près les mêmes objections contre le doute méthodique, l'évidence, la distinction de l'âme et du corps, les idées innées, les preuves de l'existence de Dieu, l'essence de l'âme et de la matière, l'infini de l'univers. Mais les accusations politiques et religieuses varient, suivant les différences du gouvernement et de la religion, en Hollande et en France. En Hollande, on accusait les cartésiens de ne pas être favorables à l'autorité du stathouder; en France,